

BULLETIN
DE L'INSTITUT D'ÉGYPTE

TOME IX

SESSION 1926-1927



LE CAIRE
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1927

LE
TOMBEAU ET LES « ARMES PARLANTES »
DE SOLIMAN PACHA ⁽¹⁾

PAR

M. GABRIEL GUÉMARD

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT D'ÉGYPTE.

L'autre jour, entre amoureux du Levant de jadis, nous parlions de trois aventuriers de marque : Bœdia ⁽²⁾, dit Aly Bey El-Abassi, Burckhardt ⁽³⁾, *alias* Cheikh Ibrahim, et Lascaris ⁽⁴⁾, dénommé en Syrie Abou Hanna ⁽⁵⁾, dont la « nation franque » du Caire regrettait les morts étranges et presque simultanées, à l'époque où le Comte de Forbin ⁽⁶⁾ était l'hôte de Méhémet-Ali.

⁽¹⁾ Communication présentée à l'Institut d'Égypte dans sa séance du 7 février 1927.

⁽²⁾ *Domingo Badia y Leblich* (1766-1818). Pour la biographie de ce personnage bizarre, cf. H. DE CASTRIES, *La fin d'un roman d'aventures...*, in *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} septembre 1909, l'*Encyclopedia Universal*, de J. ESPARA et HIJOS, et ma communication à l'Institut d'Égypte du 29 décembre 1924. Badia est sans doute le premier Européen qui ait visité La Mecque et y ait vu les Wahabites (1807).

⁽³⁾ JEAN-LOUIS BURCKHARDT (1782-1819), voyageur et arabisant suisse (biogr. connue). On croit qu'il était subventionné par la Grande-Bretagne, qui en tout cas fit recueillir et publier ses notes scientifiques après sa mort prématurée.

⁽⁴⁾ THÉODORE DE LASCARIS-VINTIMILLE, ex-chevalier de Malte et membre de l'expédition française d'Égypte, séjourna longtemps en Orient, surtout en Syrie. Mort au Caire en 1819. Sa biographie était mal connue jusqu'à l'étude récente de M. AURIANT, in *Mercure de France* du 15 juin 1924. Cf. à ce sujet ma communication précitée à l'Institut d'Égypte.

⁽⁵⁾ Père de HANNA (Jean). De son mariage avec une Arménienne, Lascaris avait eu un fils de ce nom. C'est une coutume arabe de nommer un homme : X, père de Y. Ainsi Badia se fit appeler Aly Abou Othman, du nom d'un fils imaginaire.

⁽⁶⁾ Le Comte DE FORBIN, voyageur et peintre (biogr. connue). Son *Voyage dans le Levant en 1817 et 1818*, Paris, 1819, in-8° et atlas, a été plusieurs fois réimprimé.

Mais, si un mal mystérieux avait, à la fois, terrassé, en punition de leur curiosité, le plus bizarre des *afrancados*⁽¹⁾, déguisé en émir de comédie, comme l'érudit helvète, trop dévoué aux intérêts insulaires, et l'inguérissable faiseur de projets mirifiques, le risque du « mauvais café »⁽²⁾ ne pouvait émouvoir les survivants de la grande épopée. Aussi, quand l'empereur fut tombé, certains d'entre eux songèrent-ils à poursuivre dans cet Orient, encore vibrant de leurs premiers exploits, la déesse aux yeux faux qui, par deux fois, les avait trahis en Europe.

Tandis que ministres et maréchaux, comblés d'honneurs et gavés de prébendes, reniaient sans vergogne leur bienfaiteur, beaucoup d'officiers obscurs restèrent fidèles au culte du dieu foudroyé, préférant une misère superbe à quelque grasse sinécure, payée de l'abdication de leur conscience.

Parmi ces artisans de la gloire, qui avaient vu, sans trop de jalousie, selon l'expression de Blaze⁽³⁾, plusieurs de leurs camarades passer, en quelques lustres, de sous-lieutenant à général et même à roi, il n'y avait plus rien, dans une France diminuée, dans une Europe asservie, qui fût digne de leur audace et de leur ambition.

Et pourtant, ces amants, à la Caton, de la mauvaise fortune ne comptaient pas, comme les « ragusards »⁽⁴⁾ notoires, parmi les favoris et les profiteurs du régime déchu. D'aucuns n'étaient pas même membres de la Légion. Demeurés républicains au fond de l'âme, ils n'avaient accepté Bonaparte comme maître, que parce qu'il personnifiait à leurs yeux la révolution triomphante, la révolution couronnée.

J'ai dit que certains de ces hommes sans peur tournèrent leurs regards vers l'Orient. En effet, une légende se formait déjà autour d'un « soldat

⁽¹⁾ Partisans des Français, c'est-à-dire de Napoléon et de son frère le roi Joseph.

⁽²⁾ La mort de ces trois personnages a été attribuée au poison. Il y a toutefois des réserves à faire, en ce qui concerne Badia, qui était déjà malade quand il quitta Damas pour La Mecque. On sait qu'il succomba en route.

⁽³⁾ Le capitaine Blaze a laissé des souvenirs très appréciés, comme peinture des mœurs militaires sous l'Empire. On doit aussi à son frère, pharmacien militaire, un des meilleurs mémoires sur la Guerre d'Espagne.

⁽⁴⁾ Les officiers bonapartistes appelaient ainsi ceux de leurs anciens camarades, qui, en 1814, avaient trahi la cause de l'Empereur, comme le duc de Raguse, et s'étaient ralliés aux Bourbons.

heureux », qui jetait les bases d'une nouvelle Égypte. Plus loin, en Perse, le jeune héritier d'un trône antique⁽¹⁾ cherchait des successeurs aux techniciens de la mission Gardane.

Notre conversation tomba sur le plus brillant de ces « demi-solde », chantés par d'Esparbès, une mauvaise tête, d'après Napoléon, un « brigand de la Loire », ricanaient les ultras. Cet officier d'élite, à qui les Bourbons arrachaient une épaulette, pourtant dorée de son sang, n'avait que vingt-six ans. Il songeait à parfaire à Téhéran l'œuvre ébauchée par Fabvier⁽²⁾ et Lamy⁽³⁾ et reprise par Drouville⁽⁴⁾. Peut-être, avec cet étonnant mélange de témérité et de finesse qui le caractérisait, eût-il réussi là où, quelques années plus tard, devait échouer le général Ferrier⁽⁵⁾, livré aux intrigues étrangères par l'insigne faiblesse de son gouvernement.

Mais Sève n'eut pas à parcourir une route aussi longue. Jugé d'un coup d'œil par le grand-pacha, il fut retenu au passage. Je me garderai de

⁽¹⁾ Le prince **ABBAS MIRZA** (1785-1833), fils de Feth-Ali Shah, tenta de réorganiser l'armée persane avec le concours des attachés de la mission Gardane, puis avec des officiers de la Compagnie anglaise des Indes. Il combattit les Russes avec des alternatives de succès et de revers et mourut avant son père.

⁽²⁾ Le général **FABVIER** (biogr. connue), alors lieutenant d'artillerie, installa une fonderie de canons à Ispahan. C'est lui qui s'immortalisa pendant la guerre de l'indépendance hellénique. Cf. *Sa vie politique et militaire*, par **DEBIDOUR**, Paris, Plon, 1892, in-8° (réimprimée en 1904).

⁽³⁾ **LAMY**, alors capitaine du génie, fut employé par Abbas-Mirza. Plus tard général, aide de camp de Louis-Philippe et député de la Dordogne.

⁽⁴⁾ **DROUVILLE (LE COLONEL GASPARD)** fut au service de la Russie et de la Perse. On lui doit une relation très intéressante et plusieurs fois réimprimée : *Voyage en Perse fait en 1812 et 1813*, que ni Debidour, ni Driault ne citent dans la bibliographie de leurs livres.

⁽⁵⁾ **FERRIER**, officier de chasseurs d'Afrique, envoyé comme instructeur en Perse, en 1839, par le Gouvernement de Juillet. Il y parvint vite au grade d'adjudant-général. Mais son influence inquiéta bientôt certaines jalousies : il fut rappelé. Au lieu de rentrer en France, il entreprit de gagner les Indes par terre, mais ne put achever son voyage. Le ministère français lui offrit la compensation dérisoire du poste de juge de paix à Pondichéry!?! La relation de ses *Voyages en Perse et dans l'Afghanistan*, Paris, 1860, 2 vol. in-8° (portrait et carte), demeure — avec la *Description* de **N. PERRIN**, chez **A. Bertrand**, 1842, in-8° (carte) — un des ouvrages fondamentaux pour l'étude de cette dernière région, longtemps mal connue.

retracer ici sa vie si connue : au surplus, ce serait faire injure à son excellent biographe, Vingtrinier⁽¹⁾. Il me suffira de dire que, devenu Soliman Pacha, il atteignit au faite de la gloire militaire en écrasant, à Nézib⁽²⁾, l'armée turque, sinon dirigée, du moins conseillée par de Moltke, et qu'on regretta peut-être, en 1854, de ne pas lui avoir confié le commandement des forces françaises en Crimée⁽³⁾.

Je noterai toutefois, en passant, deux sources négligées jusqu'ici, le livre de Léon Roches⁽⁴⁾, l'ancien secrétaire d'Abd el-Kader, un des premiers

⁽¹⁾ A. VINGTRINIER, *Soliman Pacha... ou Histoire des guerres de l'Égypte...*, Paris, 1886, in-8° (portrait). L'auteur, qui était bibliothécaire de la Ville de Lyon, patrie de Sève, a patiemment reconstitué l'état civil et la carrière de son héros, diversement déformés par les contemporains. Le nom même du général a été estropié en *Seloes* ou *de Selves*.

⁽²⁾ Officiellement cette bataille a été gagnée par Ibrahim, mais c'est l'habile mouvement tournant, conseillé par Soliman, qui décida de la victoire. D'ailleurs notre héros avait rompu ses troupes à la manœuvre, qui fut exécutée à Nézib. Cent fois, il leur avait répété la même leçon. En ce sens, H. GUYS, *Beyrouth et le Liban*, 2 vol. in-8°, 1850, II, p. 224. Henri Guys fut longtemps consul à Beyrouth. Il était neveu du célèbre auteur du *Voyage littéraire de la Grèce*.

⁽³⁾ Toutefois, une division égyptienne appuya l'armée ottomane à Silistrie et à Eupatoria. Elle était commandée par Selim Pacha, un des meilleurs élèves de Soliman. Le commandant Osmont, alors gouverneur de cette dernière place, depuis général, tenait en grande estime le corps égyptien. Il l'écrivait à Vingtrinier le 4 mai 1884. Selim fut tué à son poste.

⁽⁴⁾ ROCHES (Léon), ministre plénipotentiaire, né en 1809, apprit l'arabe à Alger, afin de satisfaire une passion pour une Moresque. Son père avait acquis, vers 1830, une belle propriété agricole dans la Mitidja. Le jeune arabisant devint le secrétaire d'Abd el-Kader, mais le quitta, lors de sa rupture avec la France. Interprète de Bugeaud, Roches fut chargé, en 1841, d'obtenir, sous le faux nom d'Hadji Omar, des ulémas de Kairouan et du Caire, une *fatwa* favorable aux intérêts africains de la France. Au Caire, il fut présenté à Méhémet-Ali par Soliman Pacha. Le D^r Perron, Fresnel et le cheikh El-Tounsi facilitèrent son voyage à la Mecque. La *fatwa*, rendue à Kairouan, fut confirmée, non seulement par les cheikhs d'El-Azhar, mais par un *méglis* suprême, qui se tint, pendant le pèlerinage, dans la Ville Sainte. Mais Roches, reconnu pour non musulman, courut un moment le plus grand danger. Il fut habilement enlevé et sauvé par le Chérif, qui voulait, disait-il, complaire à son ami, le cheikh Frinil (*sic*), mais sans doute aussi à la France et à Méhémet-Ali.

Européens qui aient vu La Mecque, et la relation du Comte de Pardieu⁽¹⁾, qui débarqua à Alexandrie, trois jours après la mort de Méhémet-Ali, et m'a précédé, comme aussi J.-J. Ampère, dans la description sommaire du palais de Soliman.

Cependant, on ne saurait trop le répéter, tous les auteurs qui parlent de l'armée égyptienne moderne en attribuent, à juste titre, la création à Soliman, dont ils exaltent le talent et le courage. Plusieurs rappellent la scène, digne des anciens, qui fonda la réputation du héros. Sève n'était encore qu'officier instructeur. A cheval, devant le front d'une compagnie, il commande le feu. A son extrême surprise, il entend des balles siffler à ses oreilles. Il éperonne sa bête, tombe sur les fantassins comme la foudre, les injurie, les cravache en pleine figure : « Fils de chiens, pourceaux maudits, vous manquez un homme à vingt pas!... Au temps. Chargez armes. » Il fait une volte, reprend sa place : « Apprêtez armes... Direction... moi! Joue. Feu! » Les rangs se disloquent. Avec des sanglots, les soldats implorent son pardon, se jettent à genoux, baisent ses bottes. Sa bravoure inouïe les avait subjugués.

Comme chacun de nous rappelait quelque trait de l'histoire du général, M^e Philippe Nassif nous dit connaître et son palais et son tombeau et s'offrit à nous les faire visiter.

Ce palais est situé à l'entrée du Vieux-Caire, en venant de la capitale. Il occupe, avec ses dépendances, une surface rectangulaire, en bordure du petit bras du Nil, face à l'île de Rodah.

La rue Khalig El-Masri, où passe le tramway, partage le rectangle, dans le sens de la longueur, en deux parties à peu près égales.

En arrivant, on trouve, à main gauche, un jardin entouré de murs élevés. Au sud de l'enclos, s'érigent la mosquée, avec son minaret de hauteur médiocre, puis le haremlik, vaste édifice blanchâtre, sans caractère, surmonté de merlons. Il est maintenant occupé par une école anglaise de filles.

⁽¹⁾ Le Comte Ch. de PARDIEU, in *Excursions en Orient*, Paris, 1851, in-18, a décrit plus longuement le palais de Soliman que J.-J. AMPÈRE. *Le Voyage en Égypte et en Nubie*, du second (en 1845), Paris, 1868, in-8°, est très bref à ce point de vue.

L'intérêt principal réside dans le jardin. On y accède par une porte grossière, à demi vermoulue. Le seuil franchi, nous passons sous les branches pendantes d'un énorme banian, auprès duquel filtre un ruisseau d'eau fraîche, alimenté par une sakieh branlante. Sans transition, nous tombons dans une forêt vierge en miniature. Un sentier rustique serpente dans ce fouillis de buissons et d'herbes folles, tout imprégné des effluves de la menthe sauvage. Un rosier égaré offre plus d'épines que de pétales. Dans un coin, un dattier émerge d'un bouquet de bananiers. Quelques papillons roux voltigent çà et là.

Devant cette vision, on songe à l'un de ces *guineneh à la baballah*⁽¹⁾, envahis par une végétation exubérante d'arbustes, de fleurs et même de légumes, où, sous le frêle abri d'un kiosque, les beys mameluks se reposaient de leurs joutes équestres, en contemplant les danses des almées, à travers la fumée odorante des chibouques endiamantés⁽²⁾.

Le chemin s'infléchit à droite et s'engage au milieu d'un terrain, dont l'aspect net décèle le travail actuel de l'homme. C'est une plantation de goyaviers. Nous tournons à nouveau, mais cette fois vers la gauche. Voici une clairière. Là s'élève une enceinte carrée, assez semblable à un vieux fortin turc, d'où jaillissent deux coupoles. Ce sont les mausolées jumeaux de Soliman et de sa veuve, la Dame Maryam⁽³⁾.

Dans l'enceinte est pratiquée une porte. Au linteau, scellée, une plaque de faïence, aux lettres d'or sur champ d'émail bleu.

La porte passée, on débouche dans une courette, décorée de quelques maigres massifs de buis. A gauche le tombeau de la dame, simple maisonnette, que couronne une des deux coupoles visibles de la clairière.

⁽¹⁾ Textuellement *jardins à la s'il plaît à Dieu*, ou jardins sans aucun ordre ni plan.

⁽²⁾ On doit à SAVARY in *Lettres sur l'Égypte*, 1785, 3 vol. in-8°, et à VIVANT-DENON in *Voyage dans la Basse et la Haute-Égypte*, 1802, in-folio, la description de ces jardins. AMB. FIRMIN DIDOT, in *Notes d'un voyage...* en 1816 et 1817 (s. d.) (1821) in-8°, p. 167-168, et le R. P. LAORTY HADJI (pseudonyme du Baron Taylor) in *L'Égypte* (voyages en 1828 et 1830), 1857, in-16, p. 239, en parlent aussi.

⁽³⁾ C'était une jeune Grecque de Modon, d'une grande beauté, au temps de l'expédition égyptienne en Morée. Soliman, alors colonel du 6^e régiment — une des unités qu'il avait créées — s'en éprit au point de l'enlever à bord du navire qui le ramenait à Alexandrie, après l'évacuation de la contrée par l'armée d'Ibrahim.

Au fond, un édicule octogone : on y accède par cinq marches. Tout autour circule une véranda, reliée à la seconde coupole par des colonnettes de fonte ciselée. L'édicule possède une porte grillagée et quatre hautes fenêtres, ne laissant pénétrer à l'intérieur qu'un jour atténué.

Au milieu de la chambre funéraire, s'érige le tombeau même de Soliman. C'est, suivant l'usage musulman, un cube massif de marbre blanc, mesurant 1 mètre de haut sur 2 de long et 1 1/2 de large, et gravé, sur les flancs, d'inscriptions d'or. Sur ce socle, légèrement en retrait, repose un autre bloc, semblable de matière et de forme, mais un peu plus élevé, lui-même surmonté d'une colonne coiffée d'un tarbouche. Du plafond, pend un petit lustre à pendeloques, en cristal blanc.

Il y a cinq inscriptions; une seule offre un texte original, les autres n'étant que des extraits du Coran. La voici :

ها هنا قد توي أمير جليل بعد أن شاد منصباً منذ عاش في سبيل الإسلام لم ييال
جهداً بجهاد قد زاد مصر انتعاشاً فلذا قالت العناية أرخ في جل رحمة سليمان باشا

سنة ١٢٧٦

Ci-git un illustre prince, qui acquit un rang considérable depuis qu'il vécut dans la voie de l'Islam. Il ne craignit pas sa peine au combat pour augmenter la prospérité de l'Égypte. C'est pourquoi la grâce divine s'écrie (chronogramme) : « Soliman Pacha est dans la splendeur de la miséricorde de Dieu ».

(Année 1276)

Suivent quatre versets du Coran.

Revenons au sépulcre de la dame. Il contient une seule chambre, sommairement badigeonnée à la chaux, ornée de trois fenêtres à carreaux rouges et bleus. Au plafond, un petit lustre, en fer émaillé, représentant un bouquet de liserons. La tombe, analogue à celle du général, porte, à la place du tarbouche, un turban de femme, strié d'or. On y lit, toujours en lettres dorées, incisées dans le marbre, les lignes suivantes :

يا زائراً قبري مشتاقاً لا تنسني من دعوة صالحه
أبسط يديك إلى السما واقراً لروحي الفاتحه

هذا قبر المرحومة حرم المرحوم سليمان باشا رئيس رجال جهادية الحكومة
المصرية سابقاً توفيت في ٢٣ رمضان سنة ١٣١٢

Toi qui désires visiter ma tombe, n'omet pas de réciter une pieuse prière, en étendant tes mains vers le ciel, et récite la Fatiha pour le repos de mon âme.

Ceci est la tombe de la défunte épouse du défunt Soliman Pacha, ancien commandant des troupes du gouvernement égyptien, décédée le 23 Ramadan de l'année 1312.

Suivent sept versets du Coran.

*
* *

De l'autre côté de la rue, face à la mosquée et au palais, s'élève un haut bâtiment rouge, comprenant un rez-de-chaussée et deux étages. C'est le selamlik. On y pénètre par une porte basse, très épaisse, décorée dans le style moresque. Au-dessus se détache, en relief, un cartouche, enjolivé d'arabesques, où se lit le nom musulman complet du général : Soliman Abdou.

On suit un passage coudé, précaution classique contre les émeutes, pour déboucher dans une grande cour rectangulaire. De hautes colonnes de fonte l'entourent entièrement, formant arcades en avant de l'étage inférieur.

Ce bâtiment est aujourd'hui occupé par une école d'enfants trouvés, dans laquelle ces pauvres hères fabriquent des tapis et des chaussures. La partie gauche du rez-de-chaussée, où sont installés les métiers, est dans un état de délabrement assez avancé. Donnant sur les arcades, se trouvent les deux plus belles pièces du logis. La première, de 8 mètres de long sur autant de large, est pavée de marbre blanc. Pour gagner le milieu de cette salle, on doit monter un degré. En effet, la partie du sol, voisine de l'entrée, suivant un usage oriental ancien, est en contre-bas par rapport au reste de la surface dallée, qui par suite forme estrade. C'est du haut de cette surélévation, alors garnie, sur ses trois faces, d'un immense divan à la turque, comme d'ailleurs l'indique Pardieu⁽¹⁾, que le pacha recevait

⁽¹⁾ *Op. cit.*, p. 42.

subordonnés et solliciteurs⁽¹⁾. Les cloisons, peintes à l'huile, en vieux rose étoilé d'azur, sont dégradées à la base. Par contre, les caissons évidés du plafond, menuisés et coloriés dans le goût arabe, ont conservé leurs tons vifs réchampis d'or. Deux immenses baies grillées, ménagées dans le mur du fond, donnent à pic sur le Nil. Jadis, elles étaient ornées de vitraux polychromes⁽²⁾.

L'autre pièce, de même longueur, mais plus large, aussi pavée de marbre, semble, de par sa disposition, avoir servi de salle à manger ou peut-être de salle de billard⁽³⁾. Elle est décorée de fresques, assez finement exécutées, représentant des vues de l'Égypte ancienne et de la moderne. M. Gaillardot Bey⁽⁴⁾ m'a appris que ces peintures sont l'œuvre de deux officiers de l'état-major de Soliman, Machereau et Schütz⁽⁵⁾. Elles sont malheureusement rongées par l'humidité jusqu'à un mètre de hauteur. Une guirlande légère de lotus encadre le plafond troué, qui laisse apparaître, par endroits, ses lattes disjointes.



Cette belle salle est précédée d'une petite antichambre, assez mal éclairée par une rosace multicolore. Sur une paroi de ce vestibule, se dessine, en

⁽¹⁾ Cette disposition était habituelle pour les salles de réception, dans tout l'Orient. Dans la partie en contre-bas de ces pièces, se tenaient les esclaves, chargés du service de la pipe (chibouque) et du café.

⁽²⁾ *Op. cit.*, p. 42.

⁽³⁾ Ampère et Pardieu signalent tous deux des billards chez Soliman.

⁽⁴⁾ Fondateur du *Musée Bonaparte*, du Caire, où sont réunis de nombreux souvenirs de l'Expédition française d'Égypte.

⁽⁵⁾ Le premier Français, le second Polonais. Schütz, colonel du génie, répara les

bistre, le blason, que Soliman s'était lui-même octroyé. C'est encore Par-dieu qui a signalé le premier cette curiosité, mais il n'en a fait qu'une description incomplète⁽¹⁾. On ne peut discerner si le champ était d'azur, de gueules ou de sinople, les hachures représentatives de l'émail ayant disparu. La plupart des figures semblent d'or. Voici comment j'ai lu ces « armes parlantes ».

EN CHEF :

À dextre, un moulin à vent (le moulin paternel⁽²⁾); à senestre, une ancre surmontée de deux canons croisés (souvenir de la marine de guerre)⁽³⁾;

EN ABÎME :

L'aigle impériale (symbole des campagnes du cavalier léger⁽⁴⁾);

EN POINTE :

De dextre à senestre : 1° Le croissant accompagné de trois étoiles (insigne du pacha militaire⁽⁵⁾); 2° La grande plaque d'argent de la Légion d'Honneur (grand officier); 3° Un compas chevauchant une équerre (emblème d'état-major⁽⁶⁾), le tout surmonté de deux sabres croisés (rappelant les victoires de Syrie).

L'écu est timbré du casque mameluk, sans visièrre ni lambrequins, à

fortifications de Saint-Jean d'Acre et arma de gros canons le Kulik-Bogaz (défilé du Taurus) suivant CADALVÈNE et BARRAULT, *Deux ans de l'Histoire d'Orient*, 1840, I, 72.

⁽¹⁾ La voici : « aux quatre quartiers on trouve : un moulin rappelant sa naissance; des attributs de marine, de cavalerie et d'état-major, indiquent les armes où il a servi; puis, brochant sur le tout, le croissant et la décoration de pacha » (*op. cit.*, p. 42).

⁽²⁾ Sève prétendait que son père était meunier.

⁽³⁾ Il s'était engagé comme mousse à onze ans.

⁽⁴⁾ Il fit, en cette qualité, comme brigadier, maréchal des logis et officier, la plupart des campagnes de l'Empire.

⁽⁵⁾ Les grades des officiers ottomans étaient alors indiqués par une sorte de décoration (*nicham*), consistant en un croissant en argent, en or ou même en diamants.

⁽⁶⁾ Il fut attaché pendant les Cent-Jours à l'état-major de Grouchy.

nasal mobile, taré de front, comme il sied pour un prince⁽¹⁾. En dessous appendue, la croix de la Légion.

* * *

Pour conclure, je me permettrai d'observer que le palais de Soliman, miné par les infiltrations du fleuve, livré à des locataires qui n'ont cure de l'entretenir, est menacé, à bref délai, d'une destruction complète. Attendra-t-on pour lui la mort naturelle des vieilles choses? *Tempus edax rerum, sed homo edacior*. La spéculation immobilière gagne l'île de Rodah. Fatalement, elle doit s'étendre au Vieux-Caire. Demain, le pic des démolisseurs abattra sans pitié les murailles vénérables. Sans doute, quelque brasseur d'affaires morcellera le jardin sauvage, qui prête encore l'encens de ses fleurs champêtres au blanc tombeau endormi à l'ombre des goyaviers.

Souhaitons qu'un mécène fasse à temps le geste qui s'impose, en sauvant de la ruine au moins le selamlek et ses deux hautes salles historiques, où tant d'illustres voyageurs furent si longtemps reçus, avec l'hospitalité orientale unie à l'urbanité française. Avec Léon Roches et le Comte de Pardieu, il me suffira de citer, au hasard, Ida Saint-Elme⁽²⁾, la fameuse « Contemporaine », Michaud aîné⁽³⁾, l'historien des Croisades, et ses amis les frères Poujoulat⁽⁴⁾, trois autres académiciens, le duc de Luynes⁽⁵⁾, ce grand sei-

⁽¹⁾ A l'époque de Sève, le titre de pacha était comparable à celui de prince. Le vieil émir des Druses, le prince de la Montagne Béchir, recevait Soliman Pacha comme son égal.

⁽²⁾ IDA SAINT-ELME (de son vrai nom E. VAN AYLDE JONGUR), courtisane fameuse, d'origine hollandaise, fut attachée à la police secrète de Napoléon. On lui doit un ouvrage, rempli de fables, qui fit scandale : *La Contemporaine, ou Souvenirs d'une femme...*, et *La Contemporaine en Égypte* (relation d'un voyage en Orient), 1831, 6 vol. Elle loue Soliman et critique Drovetti.

⁽³⁾ MICHAUD (J. F.) (1763-1839) publia avec J. J. POUJOULAT la célèbre *Correspondance d'Orient*, 1832-1835, 7 vol. (biogr. connue).

⁽⁴⁾ POUJOULAT (J. J.) (1808-1880), collaborateur de Michaud. Son frère BAPTISTIN (1809-1864) a écrit un *Voyage en Asie Mineure* (1840-1841), qui fait suite à la *Correspondance d'Orient*.

⁽⁵⁾ H. T. D'ALBERT, duc de Luynes (1802-1867), voua une grande amitié à Soliman, qui l'avait recueilli mourant, et, par reconnaissance, veilla en France sur l'éducation de son fils, Scander Bey. Renan a utilisé la carte de Sour, dressée par le duc.

gneur archéologue, le D^r Pariset⁽¹⁾, illustre pathologue, et J.-J. Ampère⁽²⁾, le spirituel et savant polygraphe, enfin le maréchal Marmont⁽³⁾. C'est là aussi que jusqu'en 1860 se réunissait, pour parler de la patrie lointaine, l'élite de la « nation française » d'Égypte. On y voyait Linant Pacha⁽⁴⁾, Clot Bey⁽⁵⁾, Mougel Bey⁽⁶⁾, Infantin⁽⁷⁾ et son disciple Lambert⁽⁸⁾, les colo-

⁽¹⁾ PARISSET (Étienne) (1770-1847), secrétaire perpétuel de l'Académie de Médecine, fit le voyage d'Égypte, au temps de Méhémet-Ali, et correspondit depuis avec le vice-roi. Il attribuait le caractère endémique de la peste en Égypte aux cimetières, alors situés au milieu de quartiers populeux (biogr. connue).

⁽²⁾ J.-J. AMPÈRE (1800-1864), historien, fils du grand mathématicien, excella dans les ordres d'étude les plus divers, à la confusion des « eunuques de la science », disait de Sauley. On lui doit un *Voyage en Égypte et en Nubie*, op. cit. (biogr. connue).

⁽³⁾ Après la Révolution de Juillet, Marmont fit un long voyage à travers l'Europe orientale, la Turquie, la Syrie et l'Égypte (1834-1835), dont la relation parut en 1837 sous le titre : *Voyage du duc de Raguse*... 5 vol. et atlas. Marmont prône le mérite militaire de Soliman.

⁽⁴⁾ LINANT DE BELLEFONDS (Louis-Maurice-Adolphe) (1799-1883), de Lorient, officier de marine. Vint en Égypte en 1819 avec le Comte de Forbin. En 1821, mission géographique du Sinaï. De 1822 à 1824, parcourt le sud-est de l'Égypte et les rives du golfe de Suez. En 1826, ingénieur en chef de la Haute-Égypte. En 1836, reçoit la direction des travaux publics (organisation) et la conserve près de trente ans. En 1859, ministre des travaux publics. On lui doit la réglementation des bassins d'irrigation de la Haute-Égypte, une grande partie de la canalisation de la Moyenne et de la Basse-Égypte, le relevé de la carte du Fayoum et de l'Égypte (Paris, 1845), la conception du *Barrage du Delta*, exécuté par Mougel, de nombreux ponts, écluses, déversoirs; le bassin de radoub de Suez, le pont de Kasr-el-Nil au Caire, le brise-lames et le môle d'Alexandrie, les travaux préparatoires du canal de Suez. Un de ses fils, Ernest, fut tué pendant l'exploration de l'Ouganda : il avait rencontré Stanley à la cour de M'téssa. Ses petits-fils, Maurice et Robert, sont aujourd'hui conseillers royaux, l'un en Égypte, l'autre en Éthiopie.

⁽⁵⁾ CLOT BEY (Ant.) (1793-1868), de Grenoble, fonda en 1827 l'école de médecine d'Abou-Zabel, transférée au Caire en 1833. Plus tard, inspecteur général du service de santé de l'Égypte. On lui doit, outre de nombreux mémoires de médecine, un *Aperçu général sur l'Égypte*, Paris, 1840, 2 vol., et une *Vie de Méhémet-Ali*, Paris, 1862. Après la mort du grand pacha, il quitta l'Égypte (1849). Schoelcher a fait l'éloge de son talent in *L'Égypte en 1845*, Paris, 1846, p. 39 et seq. H. Thiers a écrit sa biographie in *Revue Populaire*, 1868.

⁽⁶⁾ MOUGEL BEY (né en 1810), originaire des Vosges, ingénieur des ponts et chaussées, travailla au port de Fécamp, arriva en Égypte en 1838. On lui doit la construction

nels Varin⁽¹⁾ et Mary⁽²⁾, le commandant Princeteau⁽³⁾, Lubert Bey⁽⁴⁾, le Dr Perron⁽⁵⁾, Husson le botaniste⁽⁶⁾, Kœnig Bey⁽⁷⁾, Fulgence Fresnel⁽⁸⁾,

du célèbre barrage du Delta du Nil. S'étant rendu en Espagne, il y perdit sa fortune dans une affaire de mines et revint, vieilli, en Égypte, où il obtint une modeste pension. Membre de l'Institut Égyptien du 11 mai 1883, il a publié diverses études dans le bulletin de cette société, sur son barrage, les ponts et chaussées, l'éducation et l'instruction en Égypte.

⁽¹⁾ de la page précéd. L'apôtre de la religion saint-simonienne, réfugié en Égypte, s'intéressa à la question du Canal des Deux Mers. Il fonda, en 1846, une société d'ingénieurs, qui présenta un projet de tracé de Suez à Alexandrie. En ce sens *L'Égypte*, par LAORTY HADJI (le Baron Taylor), *op. cit.*

⁽²⁾ de la page précéd. LAMBERT BEY (Ch. Joseph), de Valenciennes, ingénieur des mines, saint-simonien, collabora au *Globe*. En 1832 accompagna Infantin en Égypte, y fut l'hôte de Soliman Pacha, fonda l'École Polytechnique et l'Observatoire du Caire. Il reprit le projet du Canal des Deux Mers de Le Père et attira sur ce dessein l'attention publique. Il quitta l'Égypte en 1851 et consacra le reste de ses jours à des études philosophiques, dont une, très curieuse, sur La Trinité.

⁽³⁾ VARIN BEY, directeur de l'école de cavalerie de Guizeh (1830). Ancien aide de camp de Gouvion Saint-Cyr.

⁽⁴⁾ MARY BEY, dit Bekir Aga, un des premiers instructeurs de l'armée égyptienne.

⁽⁵⁾ PRINCETEAU, commandant l'école d'artillerie de Toura, plus tard général en France. Mentionnons parmi les collaborateurs de Soliman : les colonels Gudin, Rey et Galice, le premier fut attaché à la mission du général Boyer (1824-1826), puis pendant sept ans instructeur en chef de l'armée, le second réorganisa la manufacture d'armes portatives et fonda l'école d'artillerie de Tourah, le troisième fortifia Alexandrie après les événements de 1840; les aides de camps : Arago, neveu du savant, Ferdinand Perrier, auteur d'un livre estimé sur la Syrie, Beaufort d'Hautpoul, plus tard général et commandant de l'expédition française de 1860 contre les Druses; aussi, Alfred d'Armagnac, fils du général, qui fut chef d'escadrons aux cuirassiers égyptiens, sous le nom d'Abdalla Aga. Citons enfin J. Planat, qui créa l'école d'état-major et laissa une *Histoire de la régénération de l'Égypte*, 1830.

⁽⁶⁾ LUBERT BEY, ancien directeur de l'Opéra de Paris, conseiller à l'Instruction publique sous Méhémet-Ali, puis secrétaire d'Abbas I^{er}. Ardent légitimiste.

⁽⁷⁾ PERRON (A.) (mort en 1876), orientaliste, ami de J. Mohl et de F. Fresnel, d'abord professeur de physique et de chimie (1838), puis directeur de l'École de Médecine du Caire et médecin sanitaire de France à Alexandrie, traduisit les voyages du *Cheikh el-Tounsi* au Darfour (1845) et au Ouadaï (1850-1851), quitta l'Égypte pour l'Algérie, où il publia, en 1854 : *Femmes arabes avant et depuis l'islamisme*, sorte d'histoire anecdotique, et une traduction du *Précis de jurisprudence musulmane* de SIDI KHALIL, dans

Mariette⁽¹⁾, de Lesseps, Gastinel Pacha⁽²⁾, le Dr Gaillardot⁽³⁾, puis une théorie de consuls, dont l'histoire a retenu les noms : d'abord Drovetti⁽⁴⁾, ensuite

l'Exploration scientifique de l'Algérie. Renan prononça son oraison funèbre (Société Asiatique, 28 juin 1876). Schoelcher avait déjà fait son apologie in *op. cit.*, p. 47-49 (en note). Cf. aussi *Lettres du Dr Perron à J. Mokl* (1838-1854), publiées par YACOB ARTIN PACHA, Le Caire, Diemer, 1911.

⁽¹⁾ de la page précéd. HUSSON, de Nancy (1815-1855). S'occupa du jardin botanique de Choubra et de la ferme modèle de Nabaro. Adressa de nombreux mémoires, en collaboration avec FIGARI BEY, à l'*Académie de Stanislas*. A laissé des notes inédites, où il médit de ses collègues, notamment du vétérinaire Hamont, auteur d'un ouvrage connu sur *L'Égypte sous Méhémet-Ali*, 1843, 2 vol.

⁽²⁾ de la page précéd. KOENIG BEY (1802-1865), orientaliste, précepteur (1834) de Saïd Pacha, puis secrétaire de ses commandements, un des fondateurs de l'Institut Égyptien. Accompagna le vice-roi dans son voyage en France et reçut à cette occasion de hautes marques d'estime de Napoléon III. On lui doit l'installation des eaux à Alexandrie, du gaz et du jardin d'acclimatation au Caire. Membre de la Société Asiatique. Colucci a prononcé son oraison funèbre (Institut Égyptien, 2 mai 1865). Cf. sa biographie jusqu'en 1860 par CAMMAS et LEFÈVRE, in *La Vallée du Nil*, Paris 1862.

⁽³⁾ de la page précéd. FRESNEL (1795-1855), orientaliste, élève de S. de Sacy, mort en mission à Bagdad. Était consul à Djedda, et de passage au Caire au moment du voyage de Roches à la Mecque (1841). Très lié avec Perron et le cheikh El-Tounsi (biogr. connue).

⁽⁴⁾ Mariette séjourna une première fois en Égypte de 1850 à 1854. Il y retourna à la fin de 1857.

⁽¹⁾ GASTINEL (Jos. Bern.) (1811-1896), de Draguignan, pharmacien de l'armée d'Ibrahim (1837-1840), professeur de physique et de chimie à l'école de médecine, puis à l'école d'état-major, améliora le pavot du Saïd, introduisit en Égypte le blé dur de Médéah, l'eucalyptus d'Australie, l'igname de Chine, le maïs du Pérou, l'indigotier, le seigle, le chardon à foulon, le papayer, le ricin rouge, lutta contre les fraudes alimentaires, démontra la valeur thérapeutique des eaux d'Hérouan. Vice-président de l'Institut Égyptien (fondateur).

⁽²⁾ GAILLARDOT (J. A. Ch.) (1814-1883), de Lunéville, médecin d'Ibrahim (1836-1840), puis au service ottoman à Saïda, collabora aux fouilles de Renan en Phénicie (1860-1861), assista la mission de Sauley (1863), cumula les fonctions de directeur de l'École de Médecine du Caire et de médecin sanitaire de France à Alexandrie. Président de l'Institut Égyptien. Membre de la Société d'Anthropologie. Avait réuni un magnifique herbier, aujourd'hui conservé à Weimar. Les lettres que lui écrivit Renan viennent d'être publiées, dans la *Revue des Deux Mondes*, par M. Le Breton. On lui doit la première carte du Hauran.

⁽³⁾ DROVETTI (le chev. Bern.) (1775-1852), consul général (biogr. connue).

Mimaut⁽¹⁾, de La Valette⁽²⁾, Benedetti⁽³⁾, Delaporte⁽⁴⁾, bref toute cette pléiade de savants, d'administrateurs et de diplomates qui, pendant la première partie du XIX^e siècle et même au delà, ont maintenu et affermi, sur les rives du Nil, l'incomparable prestige de la France.

Il nous manque un *Musée de la Renaissance Égyptienne*, où seraient recueillis et classés pieusement les glorieux souvenirs du règne de Méhémet-Ali. Une telle œuvre ne saurait trouver un cadre plus digne que la vieille maison du vainqueur de Nézib.

G. GUÉMARD.

⁽¹⁾ MIMAUT (Jean François), né en 1771, successeur de Drovetti. Protégera Clot Bey. Sa collection d'antiquités égyptiennes, acquise par le Louvre, a été cataloguée par J.-J. Dubois, Paris, 1839. De Saulcy lui a reproché d'avoir cédé la *Table d'Abydos* au British Museum. D'après Hamont (*op. cit.*, I, p. 443), il aurait empêché Méhémet-Ali d'employer une pyramide comme carrière pour la construction du *Barrage*! On lui doit : *La Sardaigne ancienne et moderne*. Il quitta l'Égypte en 1836. Citons encore Cochelet, consul général au moment de Nézib (1839).

⁽²⁾ LA VALETTE (Marquis Ch. J. de) (1806-1881), consul général en Égypte (1844), ambassadeur, puis ministre de l'intérieur et des affaires étrangères. Le préfet Gisquet loue son énergie in *L'Égypte, les Arabes et les Turcs* (voyage en 1844).

⁽³⁾ BENEDETTI (Comte Vincent), né en 1817 à Bastia, consul de France au Caire (1844-1848), plus tard ambassadeur (biogr. connue). On lui doit des articles sur *Méhémet-Ali* et *La Question d'Égypte* (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1895 et 15 novembre 1898).

⁽⁴⁾ DELAPORTE (Pacifique-Henri) (1815-1877), consul au Caire (1848), puis consul général. A publié une *Vie de Mahomet*, Paris, 1874. GAMMAS et LEFÈVRE, *op. cit.*, p. 412, font son éloge. De même LOUIS PASCAL, in *La Cange*, Paris, s. d., p. 332.